

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Écrire comme d'autres dansent Littératures franco-canadiennes

Sarah Marylou Brideau, Marie-Claire Marcotte, Mishka Lavigne, Joëlle Préfontaine, Sébastien Bérubé, Séréna A. Jenna, Félix Perkins, Gabriel Robichaud, Amber O'Reilly, Hélène Koscielniak, Véronique Sylvain and Lise Gaboury-Diallo

Number 181, Summer 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/96204ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Brideau, S. M., Marcotte, M.-C., Lavigne, M., Préfontaine, J., Bérubé, S., Jenna, S. A., Perkins, F., Robichaud, G., O'Reilly, A., Koscielniak, H., Sylvain, V. & Gaboury-Diallo, L. (2021). Écrire comme d'autres dansent : littératures franco-canadiennes. *Lettres québécoises*, (181), 26–42.

Tous droits réservés © Lettres québécoises inc., 2021

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Écrire comme d'autres dansent

Littératures franco-canadiennes

Dans l'ombre des plus forts

« *En el corazón tenía
la espina de una pasión ;
logré arrancármela un día :
ya no siento el corazón.* »

— Antonio Machado, *Yo voy soñando caminos*

Sarah Marylou Brideau

J'ai habité différentes régions du Nouveau-Brunswick francophone. Je dis ça, mais peu importe où tu es, chez nous, t'es toujours en marge d'une quelconque majorité. La Péninsule acadienne est pratiquement le seul endroit où l'on peut vivre sans parler un mot d'anglais, et quand bien même...

La culture qui meublait mon univers a toujours été celle de l'Autre. À la télé, les jeunes jouaient dans les ruelles, et ça n'existait pas dans mon monde, les ruelles. Moi, quand je sortais, j'étais seule avec la nature au grand air. Il n'y avait qu'un petit garçon pas trop loin et je n'avais pas la permission de jouer avec lui parce qu'il n'était pas un bon garçon. Alors je traversais le champ pour jouer avec les vaches ou dans le grand jardin avec ma grand-mère.

Juste avant de commencer l'école, j'ai déménagé à moins de cent kilomètres de ma campagne natale, mais j'étais déjà celle qui venait d'ailleurs. Là, il y avait les Anglais tout près et bien qu'une enfant, j'ai compris assez vite que c'était eux les plus forts. Avant même le secondaire, je témoignais de la violence des affronts avec l'Autre.

À l'aube de l'adolescence, j'ai changé encore une fois de région, mais cette fois ce changement m'est arrivé comme une libération. On partait pour la grande ville, et là, il y aurait beaucoup de monde. Je pourrais me fondre dans la multitude. Je ne serais pas la seule venue d'ailleurs, même si le premier point à l'ordre du jour avec mes nouveaux amis serait de relaxer ma langue et d'adopter le chiac.

Dans la région de Moncton, le français était très *chill* et très peu de nos références culturelles provenaient de la langue de Molière. Une des stratégies de l'école pour nous encourager à embrasser nos racines francophones était d'interdire

l'expression en anglais dans notre spectacle de variétés « La boîte à chansons ». C'était tout un exploit de trouver des chansons qu'on pourrait interpréter en français sans avoir l'air trop *loser*. Une fois, on a osé défier le règlement avec *Wish You Were Here* pour honorer de récents amis suicidés et on a eu droit à une suspension d'une semaine.

La zone de confort culturelle de ma génération, à Moncton, c'était l'américanité. Mais même si l'américanité nous ressemblait, ce n'était pas nous : c'était l'Autre. Et si on embrassait la culture de l'autre, c'était plus par nécessité que par choix. Parce que même si les Acadiens sont résilients, ça use de toujours nager contre le courant. Notre identité est composée de remous, de mélanges et de petites ruses qui nous permettent de ne pas trop nous détester nous-mêmes, à force de toujours être tenu·es dans l'ombre des plus forts.

À l'âge de seize ans, j'ai rencontré un jeune homme qui vivait déjà dans le monde des adultes. Il venait tout juste de publier un recueil de poésie, ce qui m'impressionnait beaucoup. D'autant plus que son livre était écrit dans MA langue. Pas le français de nos voisins québécois, mal adapté à notre réalité marginale. Pas non plus la langue de notre bourreau, même si elle avait son rythme rock : sexy et provocateur. C'était un parfait mélange des mondes voisins-mais-pas-nous et ç'a été pour moi une puissante révélation de voir ma langue de tous les jours rendue légitime par l'acte de la publication.

C'est là que tout a commencé pour moi. Cette langue, c'était déjà de la poésie. Elle était à la fois fidèle et rebelle. Bohème, elle voyageait entre les mondes qui habitaient notre réalité immédiate. Permissive, elle me laissait librement jouer avec les niveaux de langue comme avec différents instruments. C'était une clé d'accès à un répertoire d'émotions, d'idées, de rêves, qui me laissait libre de construire une réalité à mon image. Ce n'est pas la langue dans laquelle je suis née, mais c'est celle d'une famille adoptive qui accueille malgré la différence.

Cet univers de rêves et de libertés a été une révélation si grande que je m'y suis construit une maison. Puis, sous la tutelle du très grand Gérard Leblanc, j'ai à mon tour eu la chance d'être publiée.

Dans cette maison, j'avais le vent dans les voiles. Je voguais entre les mondes : je me sentais invincible. J'ai donc fait mes pistes jusqu'à Montréal pour terminer mes études en littérature. Et c'est là que j'ai appris que je ne savais rien. Que ma langue était sale, incompréhensible, subalterne. C'était la première fois qu'elle m'enfermait plutôt que de me faire voyager.

Dire que c'est avec beaucoup de difficulté que j'ai appris « le bon français » est un euphémisme.

Mais je n'ai plus jamais réussi à écrire la poésie qui fait voyager.

Depuis 2002, **Sarah Marylou Brideau** a publié trois recueils de poésie (Perce-Neige, 2002 et 2005, puis *Prise de parole*, 2013) et collaboré à diverses revues, blogs et publications. Elle est titulaire d'une maîtrise en lettres de l'Université McGill. Elle vit le long de la grande rivière Petitcodiac et travaille actuellement dans le domaine du cinéma.

Créer en français dans ma région...

Marie-Claire Marcotte

C'est savoir que je ne connais pas les langues des premiers habitants de cette terre ; celles des Ériés, des Tionontati, des Anishinaabes et des Mississaugas de New Credit.

C'est savoir que je vis dans un pays colonisateur, ce qui fait qu'aujourd'hui je parle le français et l'anglais.

C'est savoir que ma région colonisée est nommée Toronto, la ville reine, *The 6ix*, *The 416*, *Hogtown*, *The Big Smoke*, *Tdot*.

C'est savoir que nous pouvons choisir de dire Tkaronto ; là où les arbres s'enracinent dans l'eau.

C'est savoir que cela fait dix-sept ans que j'ai quitté les plaines de la fransaskoisie et que je vis à Tkaronto. J'hésite à étiqueter une émotion sur ce constat car elle change avec l'heure.

C'est savoir que là où je suis, je continue à entendre des accents de toutes sortes et que mes oreilles s'en réjouissent.

C'est savoir que plusieurs de mes ami-es et collègues anglophones ne pourront pas lire ce que j'écris. Pas par manque d'intérêt ; *that's just the way it is*.

C'est savoir que mes ami-es et collègues qui peuvent me lire me liront avec une ténacité derrière leur soutien, car ils savent, comme moi, que le geste de créer en français demeure nécessaire, naturel, politique, créatif, amoureux.

C'est savoir que ma francophonie continuera pendant un certain temps d'être appelée *niche*, ce qui ne me déplaît pas complètement, mais lorsque le mot est utilisé dans le sens commercial, je sens que je ne survivrai pas si tout ce que je fais doit être monétisé.

C'est savoir que la mentalité de monétisation souille souvent celle de la nouvelle création parce que *Hustle Baby*. Si je n'arrive pas à payer mon loyer, je ne pourrai pas créer ici, chez moi, mais à force de me démener pour payer mon loyer, il ne me reste plus beaucoup de temps pour créer. Dilemme *Tdot*.

C'est savoir que malgré la rapidité de... tout, il faut y aller lentement, non ? Sinon nous risquons de manquer les idées qui apparaissent seulement durant les points de suspension (que je me répète en dévalant les marches du métro).

C'est savoir que je peux aussi créer en anglais ; « parfaitement bilingue » comme plusieurs dans ma région. Si « parfaits » que nous ne nous reconnaissons plus quand nous échangeons en anglais ; parties sont les inflexions qui dévoilent notre

francophonie ; pour avoir si bien appris à l'école de théâtre comment placer l'emphase sur les « bonnes » syllabes.

C'est savoir que mes complices sont là et que nous nous reconnaissons comme celles et ceux qui perçoivent et créent de la même manière, mais pas trop quand même car la similarité n'approfondit pas nécessairement un propos.

C'est savoir que créer en français est un choix, toujours, même s'il est parfois involontaire. Créer dans Ma Langue veut dire faire une première passe en fran-glais ou à l'inverse, en glais-fran. Le ping-pong entre les deux langues m'étourdit et wap frap plaka ; plus simple parfois d'écrire en onomatopées inventées.

C'est savoir que quand je n'ai pas la réponse en français, elle me sera peut-être dévoilée en anglais. Et vice versa.

C'est savoir que, peu importe la langue, créer est créer est croire dans l'invisibilité qui demande à se concrétiser. Ça me causerait sûrement moins d'insomnie de travailler avec le concret qui demande à rester concret : la toilette brisée veut quand même demeurer toilette.

C'est savoir que malgré tout, j'aime être où je suis, entourée d'artistes qui osent, eux aussi, créer. Parfois quand j'y pense, je me trouve si chanceuse que j'en suis estomaquée.

C'est savoir qu'« estomaquée » est un mot délicieux. Même si dans « estomaquée », se trouve le mot *stomach*, je ne peux pas l'utiliser en anglais. Dommage ; pour eux. Mais quand je fais partie d'eux, c'est dommage pour nous tous. Je suppose qu'en anglais j'utiliserais *stunned* ; un sous-délice. Ou *flabbergasted* ; un choix délectable. Flabbergasté par contre, non merci. La hiérarchie des mots : plaisir arbitraire.

C'est savoir que si j'écris un texte en anglais, mais que j'ai absolument besoin d'utiliser le mot « estomaquée » et qu'aucune option traduite ne me plaît, c'est possible de faire le *switch* vers le français.

C'est savoir que je semble « savoir » quelques choses et que je continue à créer pour tenter de comprendre tout ce que je ne sais pas ; ce qui est beaucoup ; heureusement.

Originaire de la Saskatchewan, **Marie-Claire Marcotte** œuvre dans le milieu théâtral comme autrice, metteuse en scène et comédienne. Ses pièces *Peau* (prix Jeanne-Sabourin, prix Québec-Ontario – finaliste) et *Flush* (prix du Quartier des autrices et des auteurs – finaliste) sont éditées à L'Interligne. Elle adore entendre le pic-bois taper sur les arbres ainsi que le cri du huard.

Écartelée

Mishka Lavigne

Écartelée.

C'est un peu comment on se sent ici.

Deux provinces.

Deux villes.

Deux rives.

Deux langues.

(Mais au fond, quand on habite ici, on sait que ce « deux » est très relatif.)

Ici, je parle avec mes bizarreries de langage que mes ami·es de Montréal appellent des « ottavismes », des « outaouais-ismes ». L'accent de l'Outaouais, l'accent d'Ottawa, est rempli de diphtongues prononcées (ô combien de diphtongues), est parfois mâché, parfois chantant. Souvent, quand je suis à Montréal, je tourne ma langue sept fois dans ma bouche avant de parler. Avant de dire de la *shit* (cet ottavisme par excellence) que quelqu'un pourrait avoir de la difficulté à comprendre. Souvent, je choisis d'autres expressions, d'autres mots.

Dans la région de l'Outaouais où j'ai grandi, les gens parlent surtout anglais.

Les gens parlent français avec une teinte d'anglais.

Les gens parlent bilingue avec un soupçon d'anglais.

Les gens parlent français, aussi, tout de même.

Nous, on parlait français à la maison.

Mais pas que.

Parce que c'était plus facile pour se faire des amis.

Et parce que ma mère a toujours cru qu'être bilingue, c'était un avantage.

Parfois j'écris en français.

Parfois j'écris en anglais.

Ma vie de traductrice se passe entre les deux.

Je ne peux pas expliquer pourquoi j'écris ci ou ça en français, pourquoi j'écris ça ou ci en anglais. Je n'ai pas de bonnes raisons à donner. Et on me pose souvent la question.

Parfois une histoire, une idée, des personnages, des mots m'habitent.

Parfois cette histoire, cette idée, ces personnages, ces mots sont en français.

Parfois non.

Parfois je me sens plus créative en français.

Parfois non.

Ce n'est pas vraiment une bonne réponse à la question.

Ce n'est même pas une moitié de réponse.

Est-ce que c'est à cause de cet écartèlement ?

Ou est-ce que l'écartèlement est plutôt le résultat ?

Quand j'écris en français, ici, j'ai l'impression de faire un geste politique. Quand je réponds « Non, je n'habite pas à Montréal... Non, je n'ai pas l'intention de déménager à Montréal... », j'ai l'impression de faire un geste politique. (C'est un petit geste politique de rien du tout.)

Quand je sors mes plus belles expressions des basses terres de la rivière des Outaouais, j'ai l'impression de vous inviter chez moi. Dans les marécages et les forêts et les routes de gravier de mon enfance. Dans mon affichage « bilingue », dans mes noms de rues anglophones, dans mes comptines de corde à danser moitié-français, moitié-anglais, qui ne sont pas les mêmes que celles de mes ami·es qui ont grandi ailleurs qu'ici.

L'anglais, c'est une langue que j'ai d'abord apprise oralement, enfant, avec certains membres de ma famille, avec la télé, avec les ami·es dans la rue, avec la gardienne. J'ai appris à parler anglais avant d'apprendre à l'écrire. Parfois les mots d'anglais sont plus beaux au son que sur la page. L'anglais, c'était la langue de ces découvertes artistiques qui changent un peu notre vie, un peu notre façon de voir le monde, parce qu'on les fait à cet âge où tout est renversant : la musique de Nirvana sur les cassettes du grand frère d'une fille de ma classe, le roman *The Shining* de Stephen King, que j'ai lu beaucoup trop jeune (les cauchemars, tsé...), les épisodes de *Star Trek* à la télé avec ma mère. (Veux-tu lire la fan fiction de *Star Trek* que j'ai écrite à treize ans ? Malgré ce que je pensais à l'époque, ce n'est pas génial – et c'est bourré de fautes d'anglais écrit approximatif.)

Je passe beaucoup de mon temps en anglais : parfois plus, parfois moins, selon les projets auxquels je travaille, selon les ami·es qui m'entourent, selon les produits culturels que je consomme. Je suis consciente que j'ai une relation différente à l'anglais que d'autres créateur·rices de mon entourage, que d'autres artistes de la francophonie canadienne. Je ne crois pas que ça veuille dire que je suis

NOUVEAUTÉ

Martine Delvaux
Catherine Mavrikakis

Ventriloquies



« moins » francophone pour autant, que je trahis quelque chose. L'anglais m'accompagne depuis longtemps, c'est tout.

Adolescents, mon frère et moi on se tapait *Les Simpson* en doublage québécois à 16 h 30 à TQS et *The Simpsons* en anglais à 17 heures sur CBC. (Ma mère chiâlait autant que ça nous ramollissait le cerveau, français ou anglais.)

L'écartèlement.

Le français, c'est ma langue maternelle. C'est la langue de ma famille, de mes grands-parents. C'est la langue de toutes mes études, des premiers livres que j'ai lus toute seule, des premiers mots que j'ai couchés sur le papier. C'est la langue des (certainement) géniales premières pièces de théâtre, mettant en vedette mes cousins récalcitrants, que j'ai écrites. C'est la langue de mes premières expériences de comédienne. C'est la langue de ces premiers moments où je me suis imaginée évoluant dans ce milieu, de ces premiers moments où je me suis dit que j'étais une artiste. Il y a quelque chose de plus viscéral, de plus ancien, de plus connu, de plus émotionnel avec le français. Il y a des choses qui ne se disent bien qu'en français.

Malgré son sujet « simple », ce billet n'a pas été facile à écrire.

Pas du tout.

Je blâme l'écartèlement.

Permettez-moi donc de tout résumer :

Quand j'écris en français,
j'ai l'impression de rentrer à la maison.

Mishka Lavigne (elle) est autrice de théâtre, traductrice littéraire et scénariste. Ses textes ont été développés et créés au Canada, aux États-Unis, en France, en Allemagne, en Suisse, en Haïti et en Australie. Elle est récipiendaire du Prix littéraire du Gouverneur général 2019 (Théâtre francophone) pour son texte *Havre* (L'Interligne, 2019), du QWF Playwriting Prize pour *Albumen* en 2020 et du prix Jacques-Poirier pour *Copeaux* (L'Interligne, 2020) en 2021.

Une génération plus tard et en deux nouvelles lettres, les autrices et amies Alice Michaud-Lapointe et Chloé Savoie-Bernard offrent une nouvelle préface à la poignante correspondance *Ventriloquies*, tenue il y a vingt ans.

« Je me demande quelles images s'arriment en toi, quelles pages de *Ventriloquies* tu cornes, quels passages tu soulignes en revenant vers cette correspondance. Si toi aussi, tu réfléchis à ce qui, encore et toujours, demeure « affaire de ventre ». Martine et Catherine sont de celles qui fouillent les béances, là où la douleur, la honte et la colère se tapissent. »

Extrait de la préface

BQ BIBLIOTHÈQUE
QUÉBÉCOISE

f @ livres-bq.com

Écrire comme d'autres dansent

Littératures franco-canadiennes

Lettre non lue

Joëlle Préfontaine

11 avril 2021

Chère Mémère Bilodeau,

J't'écris une lettre que tu liras jamais.
Ç'a été une année dure.
T'étais isolée.
Un peu oubliée.
J'pense pas qu'y a assez d'toi qui reste
Pour la comprendre.

La mémère qui faisait des bonnes tourtières et des
cinnamon buns,
A les mains toutes tordues.
La mémère qui faisait du *tap dancing* dans 'cuisine
Peut pus marcher.
La mémère qui racontait des histoires familiales
Oublie ses mots.

La dernière fois qu'on s'est vues
En personne,
C'est quand j'ai été t'visiter
Avec ma *mom* au Youville à St. Albert
Au mois d'octobre.
Une rencontre entre quatre générations.
Ta rencontre en personne
De ma fille,
Nommée
Après ta mère.
Ça t'a apporté beaucoup de joie
D'entendre
Ce nom encore.
Émilía.

J'continue d't'téléphoner,
Mais à chaque fois,
J'me sens comme si j'te perds un peu plus.
C'est triste.
Mais.
T'as presque quatre-vingt-douze ans.
Le même âge que ta mère avait quand 'est morte.
Mémère Caouette.
Madame Wilbrod Lanouette.
Émilía Gaudet.

À plusieurs reprises,
Un de ces noms s'est retrouvé dans le papier franco-
albertain,
La survivance.

Chanter à des noces,
Des funérailles,
Même sur la radio CHFA à un moment donné.
J'ai trouvé tes noms aussi.
Lillian Lanouette.
Lillian Bilodeau.

C'est *weird* que les femmes étaient connues sous le
nom de leurs maris.
Un acte pour faire disparaître l'individu chez les
femmes.
La personne.
Une marque de propriété.

Mais toi et ta mère,
Vous avez tou' les deux marqué la vie des autres.
Vous avez tou' les deux eu tellement un amour pour la
musique.
Un vrai cadeau.
Des voix d'anges qui n'ont jamais été entraînées
formellement.

Quand j'étais dans mon *Bachelor of Fine Arts in Acting*,
J'avais eu de la misère dans ma première année
d'études.
La pression augmentait,
Pis l'doute remplissait ma tête de plus en plus.
Mais à Noël quand j'suis retournée chez *mom* et *dad*,
J'vous ai entendues chanter.
Un *vinyl* que tes enfants ont fait transférer à un *CD*.
Vous entendre les deux chanter *Ave Maria*
Made me pull up my socks.
So to speak.
Vous avez tou' les deux ce talent,
Mais pas de chance à poursuivre des études de voix.

Moi,
J'étais gâtée pourrie d'opportunités.
Dans un programme reconnu.
Capable de chanter, danser et faire du *acting* tous les
jours.
Je m'ai mis au travail.
À me plaindre moins.

J'suis devenue un peu intriguée avec ton histoire et
celle de ta mère.

Qu'est-ce que ta mère a dû penser,
Une fois arrivée ?

Débarquée en Alberta de Fitchburg,
Massachusetts.
1927.
Se faire une vie
Sur un *homestead*
Proche de Vimy.
Petit village.
Après avoir grandi en ville.

À une de nos visites,
Y'a plusieurs années,
Tu m'as dit qu'elle avait abandonné sa famille.
Pour quatre ans.
Qu'elle avait été vivre aux États.
Avec un *boyfriend*.
En 1938.
Toi et ton 'tit frère ont dû déménager à Edmonton.
Chez les sœurs au couvent.
Ton père pouvait pas s'occuper de vous autres.
Vous avez resté là quatre ans.
Ta mère t'écrivait.
Un jour,
Une lettre te disait
De demander à ton père
If he would take her back.
And he did.
Toi et ton frère sont revenus à 'maison.

T'as pardonné ta mère.
La vie a continué.
Ton père jouait l'piano,
Ta mère chantait.
Toi aussi,
Pis tu dansais.
Une famille d'artistes.

Je suis chanceuse
D'avoir fait beaucoup de visites
Avec toi.
Je suis chanceuse
D'avoir pu
Entendre tes histoires
Tristes,
Contentes,
Tes *jokes* !
Oh,
Que tu étais bonne
À raconter.
Tu changeais de voix
Pour chaque personnage.
Même pour la langue.
If it was required by the story.

Ma deuxième mère.
Toujours prête à écouter,
Mais,
Après tes 'tits sermons.
Souvent,
T'as raison.
Tu pries pour nous.
Ça m'dérange pas.
Ça m'réchauffe le cœur de savoir
Tu penses à moi
Et à ma famille.

Toutes ces visites...
C'est grâce à ça
Que je parle
Encore français.
C'est grâce à ça
Que j'écris, performe et crée
En français.
Que j'ai réappris à parler
En français.

Well, notre version anyways.

Ah, non, c'est pas vrai.
J'ai aussi appris beaucoup de nouveaux mots.
Comme tutoyer.
It doesn't mean to tutor.
That's what I thought.
C'est c'que j'fais dans cette lettre.
J'utilise tu au lieu d'vous.
'Cause on est des best friends.

J'pense pas que je pourrai
Te remercier assez
Pour ça.
Me parler en français.

Ma fille
Va apprendre
Notre langue
Et la faire sa *own*.
A va voir sa mémère et sa *mom*
Faire des tourtières
Et peut-être (probablement)
Être très animée quand elle
Parle.

Toi,
Femme forte,
Qui a tellement bien pris soin des autres.
J'espère que tu es bien pris soin de maintenant.
Que tes jours sont pas remplis
De douleur.
J'espère que ce qui t'attend
Est riche
De joie,
D'amour.

Mémère,
Merci.
Pour tes *treats*.
Pour tes *jokes*.
Pour tes *hugs*.

Love,

Joëlle

Originaire de Legal en Alberta, **Joëlle Préfontaine** est une artiste plurilingue et pluridisciplinaire. Sa plume la porte à écrire des pièces de théâtre, ainsi que des slams. Son manifeste *J'parle mal pis j'aime ça* vient d'être publié dans le numéro « Entre ciel et mer. Rencontre Est-Ouest », collaboration spéciale entre les revues littéraires *Ancrages* et *À ciel ouvert*.

Danse macabre et party de cuisine

Sébastien Bérubé

Créer en français en région n'est pas vraiment un exploit. Aussi simple que ça. C'est un choix, oui, mais pas un exploit.

En grandissant à Edmundston, au Madawaska, quand je disais que j'allais être artiste, on me demandait toujours la même chose : « Tu prévois partir pour Moncton ou Montréal ? » C'était déjà écrit dans la croyance générale qu'on ne pouvait pas « bien » vivre comme artiste si on restait ici. J'ai adhéré à cette croyance. Je me suis réellement posé la question. Moncton ou Montréal ? À la sortie du secondaire, j'avais pas encore trouvé la réponse et partir signifiait aussi quitter celles et ceux que j'aime. Dont j'ai besoin. Les personnes qui me motivent et me donnent envie de créer. Quitter ma région, c'était un peu comme me quitter. J'ai décidé de pas partir. De m'étendre de long en large sur le territoire qui m'habitait et de le faire vivre encore plus dans ce que je crée.

C'est un choix, oui, mais pas un exploit.

J'ai compris assez rapidement que j'étais un « francophone hors-Québec », un « cadavre encore chaud », un « *dead duck* », ou tous autres petits noms affectueux qu'on donne aux weirdos de la grande famille franco. J'ai appris ça en me promenant partout au Canada, quand on s'extasiait de me voir parler français dans des événements. Quand on me disait que j'avais pas vraiment d'accent ou que j'étais un exemple du courage et de la « résilience acadienne ». C'est aussi une autre chose que j'ai apprise en sortant de chenous : j'étais Acadien. Faut comprendre qu'au Madawaska, comme on est séparés de tous les autres francophones

de la province, une sorte de mythologie s'est construite avec le temps. On s'est forgé une histoire collective avec les moyens du bord, où se confondent et se mélangent les menteries et les faits. Au Madawaska, six peuples fondateurs se sont retroussé les manches pour écrire une histoire floue et c'est ben correct comme ça. Ici, les Cyr sont pas Acadiens. Les Smith sont pas Irlandais. Ici, tout le monde est Brayon. C'est peut-être vrai. Peut-être pas. C'est justement ce que j'aimais et que j'aime toujours. Je suis tout et rien. Un Brayon-Acadien-francophone-hors-Québec...

C'est un choix, oui, mais pas un exploit.

Une chose est certaine là-dedans, c'est que je vis et crée en français. Avec le temps, je me suis souvent fait demander pourquoi. Qu'est-ce que ça signifiait pour moi ? Pourquoi décider d'écrire en français ? Je suis francophone. J'ai été élevé dans une ville francophone. J'ai étudié en français et, finalement, je suis vraiment pourri en anglais. Sérieusement. J'ai fait mon premier cours d'anglais trois fois à l'université, avant de passer. Je pense que le prof était juste pu capable de me voir. E, E, A +. Ça s'invente pas, ces affaires-là.

À force d'être l'un des poètes acadien-nes invité-es dans divers événements, je me suis souvent retrouvé à devoir m'exprimer sur le fait français et tout le tralala. Ça me rendait triste. J'ai encore un peu de misère, mais maintenant je vois ça comme une danse en quelque sorte. J'ai compris que c'est pas parce que les autres croient que tu vas t'enfarger que ça va nécessairement arriver. J'ai compris que c'est souvent de la peur et de l'incompréhension, beaucoup plus que du jugement.

Même si certaines personnes s'amuse à multiplier les morts annoncées à heure de grande écoute...

*C'est peut-être un réflexe
L'annonce de la mort de l'autre est peut-être une façon
de se sentir en vie
Mais quand ils parlent
Ce n'est pas la mort de ma langue qui est annoncée
C'est celle de la leur
C'est la peur de la solitude qui se maquille en érudition
bien peignée
C'est peut-être juste ça
C'est leur langue javellisée que je n'entends plus autour
de moi
Pas la mienne
Je sais pas
Pis je m'en sacre un peu
Je me sens comme quand les enseignants parlaient
pour moi
À l'école
Et que j'entendais les « bon à rien », « p'tit crisse » et
« paresseux »
À travers la porte du bureau du directeur
Ça me fait sourire
Et je danse*

*Parce que j'ai toujours aimé la beauté d'une mort
annoncée
La robe au vent pis toute
C'est tellement plus beau que de se taper une valse
calculée
Avec la chemise dans ses culottes*

*Juste pour faire comme il faut
Parce que c'est ça qui est ça
Pis que c'est de même que ça se fait icitte*

*Si la mort d'une langue ressemble à ce que je suis
Ben je leur laisse la vie
Et toutes les entrevues qui viennent avec
Faut avouer que ça nous fait des méchantes belles
funérailles
À tous les dix ans*

Écrire en français, en région, c'est un choix. Mais c'est loin d'être un exploit. Pour moi en tout cas. Ça s'est imposé. C'est la seule chose que je sais faire. Ce qui est vraiment un exploit, à mon sens, c'est de devoir continuer à crier pendant que certain·es s'entêtent à vouloir fermer un cercueil qui ne nous appartient pas. Mais crier, chenous, on est bon là-dedans. Tout le monde essaye de s'enterrer, en dansant et en chantant. Ça met de la vie dans la maison et du français dans nos gorges.

Sébastien Bérubé est originaire du Nord-Ouest du Nouveau-Brunswick. Son premier recueil, *Sous la boucane du moulin* (Perce-Neige, 2015), a obtenu le Prix des Écrivains francophones d'Amérique. Il a publié *Là où les chemins de terre finissent* (Perce-Neige, 2017), un deuxième recueil de poésie qui lui a valu le prix littéraire Antonine-Maillet-Acadie Vie 2018. Il présentait en 2019 son troisième recueil, *Maudire les étoiles* (Perce-Neige), en plus de lancer son deuxième album de musique, *Madouesca*.

CRÉATION LITTÉRAIRE

à la maîtrise et au doctorat

[USherbrooke.ca/creation-litteraire](https://Usherbrooke.ca/creation-litteraire)



La fiction, la poésie et la création vous intéressent et vous aimeriez mener à bien un projet d'écriture d'envergure en contexte universitaire?

Le cheminement en études littéraires et culturelles (recherche-création) vous offre la possibilité d'écrire et de réfléchir à votre démarche d'écriture sous la supervision de l'une de nos professeures écrivaines et chercheuses.

Écrire comme d'autres dansent

Littératures franco-canadiennes

La chance d'être Franco-Ténoise

Séréna A. Jenna

On m'a proposé d'écrire cet article, car j'ai publié un recueil de poésie bilingue. Mon texte doit traiter de l'écriture en français aux Territoires du Nord-Ouest (TNO). Je parle couramment le français et c'est ma langue maternelle, mais je parle aussi couramment l'anglais, que j'ai appris en très bas âge. Cette dualité en moi me rend parfois la vie compliquée, notamment quand on me demande de m'exprimer à propos de mon écriture dans une langue précise sans parler de l'autre.

Je suis Franco-Ténoise. Je suis francophone. Mes parents sont francophones et mes grands-parents le sont également. La francophonie est dans mon sang. Le français, spécialement aux TNO, est beaucoup plus qu'une simple langue. C'est une culture. Nous vivons le français dans nos veines, jusqu'au plus profond de nous.

Yellowknife, la capitale des TNO, est une région majoritairement anglophone. La communauté francophone est très petite et très indépendante. Seulement 3,2 % de la population est francophone. Par contre, seulement 1,5 % de celles et ceux qui se déclarent francophones parle le français à la maison. Nous avons notre propre station de radio, notre propre école, notre propre commission scolaire, notre propre collège, nos propres organisations pour nous entraider et notre propre journal, *L'Aiglon*. D'ailleurs, c'est dans cet hebdomadaire que j'ai commencé à publier mes poèmes en 2017.

Au début, quand mes textes ont été imprimés, la plus grande partie de ma communauté l'a su automatiquement. Nous lisons presque tous *L'Aiglon*, et ceux et celles qui ne le font pas apprennent les nouvelles par le bouche-à-oreille. Une petite enfant de onze ans, moi à l'époque, a été approchée par des dizaines de personnes en quelques

mois seulement, pour une demande d'interview ou pour me féliciter.

Quand j'étais plus jeune, j'écrivais ce que je voulais. Ce n'était pas aussi important qu'aujourd'hui. Par contre, je ne suis plus une enfant. Quand j'écris quelque chose, beaucoup de membres de ma communauté francophone vont le lire et prendre mes mots au sérieux. Je dois leur rendre hommage. Je n'écris pas juste pour moi ; j'écris pour ma famille, mes ami-es, la famille de mes ami-es, et tout le monde dans ma ville qui parle la même langue que moi.

Il est difficile de parler en français au quotidien à Yellowknife. Il est encore plus difficile de *continuer* à parler français à Yellowknife. Tous les livres populaires, la musique, les films et les émissions sont uniquement en anglais. Presque toutes les écoles sont anglaises, ainsi que la majorité des activités extrascolaires. C'est pourquoi plusieurs jeunes franco-ténois-es perdent leur langue si facilement. J'essaie de ne pas devenir l'une de ces jeunes, ce qui est difficile, considérant que je fréquente une école anglaise et que toutes les activités là-bas sont offertes dans cette langue. Écrire de la poésie en français m'aide énormément.

Parce que je suis parfaitement bilingue, certaines personnes me demandent : « Comment écris-tu en anglais et en français ? » Je suis francophone et Franco-Ténoise, mais je suis aussi anglophone. Je vis en paix avec deux langues et j'écris de la poésie dans les deux langues. La vérité, c'est que je n'ai pas de bonne réponse. J'écris quand il me tente, dans le langage que je crois qui irait mieux avec ce que j'écris sur le moment. Même si je suis culturellement Franco-Ténoise, la langue de ma poésie m'importe peu. Pour être honnête, j'oublie couramment ce que j'écris de toute manière.

Et d'une manière ou de l'autre, j'adore écrire. Je continuerais d'écrire même si j'oubliais comment parler. La poésie, comme le français, est une partie importante de ma vie. Je ne crois pas que je pourrais vivre sans. La poésie, spécialement la poésie en français, m'aide à rester contente.

Cela dit, il y a néanmoins des sujets que je préfère écrire dans une langue plus que l'autre. Par exemple, il est plus facile pour moi de composer des poèmes tristes avec des thèmes sombres en anglais. Peut-être parce que je n'aime pas associer la peine à ma langue maternelle. Inversement, je préfère écrire sur des thèmes plus joyeux en français, comme la nature, la neige et l'amour.

J'adore avoir le choix d'écrire dans plus d'une langue. Contrairement aux personnes unilingues, qui sont aux prises avec une seule langue dans tout ce qu'elles font, j'ai le choix. Je peux décider si j'achète un livre en français ou en anglais, ou si j'écris dans une langue ou l'autre. Je peux écouter toute la musique que je veux (et comprendre), et même me moquer des accents ridicules des acteurs anglais qui parlent français pour un rôle.

Le bilinguisme enrichit énormément ma vie et la poésie en français encore plus.

Séréna A. Jenna est une adolescente de quinze ans originaire de Yellowknife, aux TNO. Elle a commencé à écrire de la poésie à dix ans et, l'année suivante, on pouvait la lire dans le journal local, *L'Aiglon*. Elle est recrutée pour publier un recueil de poésie à treize ans : *Euphorie* paraît un an plus tard. Séréna A. Jenna est passionnée de lecture et de mythologie grecque et adore écrire plus que n'importe quoi au monde.

Comment ne pas enterrer le français à côté du dépotoir municipal...

Félix Perkins

Je ne me souviens pas, depuis que je peux écrire ce qui me passe par la tête, de m'être déjà demandé ce que signifiait pour moi de créer en français. C'était une évidence. Si on m'avait posé la question, j'aurais certainement répondu : « Parce que je parle français, épais ! » On ne m'a jamais demandé ce que ça me faisait de courir sur le sol canadien ou même ce que j'avais ressenti après m'être cogné la tête dans un érable à sucre.

Cependant, au Nouveau-Brunswick où j'habite, on apprend assez vite ce que c'est, être un francophone. Lorsqu'un gouvernement conservateur à majorité anglophone est au pouvoir, on passe toujours à deux doigts de perdre des services pourtant de base dans un pays moderne et démocratique, comme des urgences ouvertes 24 heures, des réseaux d'ambulances efficaces, des écoles qui ne tombent pas en ruine, et bien sûr des services équitables dans notre langue. Aussi, je trouve étrange que ce soient constamment les textes en français qui sont mal traduits (quand on peut les obtenir en français)... Bref, chez nous, quand on doit se tenir debout pour le français, c'est la bataille des Plaines d'Abraham...

Décider de créer en français, quand on a le choix, c'est accepter une espèce de mission : « Je serai bon chevalier et je m'assurerai de me battre pour la dignité des opprimés, je guerroyerai pour les faibles sans en tirer de bénéfices ! » Je trouve que l'on assigne très souvent une fonction politique aux créateurs francophones, en tout cas, dans mon coin à moi. En plus de vouloir créer pour tout simplement créer, il faut aussi justifier la légitimité du français comme choix artistique et pire encore, sa légitimité au sein de l'espace public, notamment par les arts.

Je n'arrive pas à comprendre qu'on m'ait appris à l'école que, selon les lois de notre province, l'anglais ET le français sont nos deux langues officielles. Le débat ne devrait même pas avoir lieu puisque les deux langues jouent d'égalité à égale. Il n'y aurait donc pas de combat à mener. Pourtant, cette égalité ne se réalise pas : il faut sans cesse rappeler que ces lois existent. Dès qu'on choisit le français, ce genre de combat nous tombe dessus, sans compter le fait que ça vous démarque automatiquement. Cela dit, je n'ai pas envie d'être un militant, je n'en ai pas l'étoffe. J'ai juste envie de créer pour rivaliser avec n'importe qui et je n'ai pas envie qu'on m'aime parce que je parle français. J'ai envie qu'on apprécie ce que je fais parce que je suis bon ! En Europe, on voit bien que plusieurs langues se côtoient sans que l'une affirme que les autres n'ont rien à faire sur le territoire. C'est une richesse. Pourquoi faut-il qu'au Nouveau-Brunswick et au Canada, apprendre une deuxième langue soit si pénible ?

Ce genre d'inconvénients porte souvent des francophones à se tourner vers l'anglais, parce que ça pogne plus, parce que ça va chercher un public plus étendu et parce que c'est plus gros. Je trouve cela dommage de vouloir percer dans une autre langue que la sienne, ça entretient le préjugé que notre langue ne vaut pas la peine d'être partagée. Cela donne raison à ceux qui voudraient enterrer le français à côté du dépotoir municipal. Je ne juge pas cette décision artistique puisque, de mon côté, créer en français veut aussi dire que mes œuvres auront plus de poids parmi nous, francophones, qui ne sommes pas tant nombreux.

C'est entre autres la beauté de créer en français au Nouveau-Brunswick. La communauté littéraire est plus petite, assurément plus solide et solidaire.

Ça permet de se distinguer plus aisément. Par contre, je remarque aussi qu'on joue souvent sur les mêmes registres. Par exemple, on se lamente beaucoup, on est toujours des victimes, on parle mal français et on raconte les mêmes bouts de l'histoire néo-brunswickoise. Je comprends donc pourquoi beaucoup d'écrivain-es et de lecteur-rices se tournent vers l'anglais. On nous parle d'être fiers de notre langue, de notre héritage, mais on s'y prend mal pour qu'on le soit. Déjà, comment devient-on fier d'une façon de s'exprimer, de penser ? C'est fondamentalement quelque chose qui s'apprend. On nous dit d'être fiers, mais on nous présente du matériel promotionnel et artistique nul, chiant, réducteur et qui ne nous interpelle nullement. Difficile dans ces conditions de faire vibrer en soi cette fierté et de la transmettre aux générations suivantes, non ? Il y a de toute évidence du talent au Nouveau-Brunswick, mais on a tendance à s'enfermer dans nos propres cases (des limites imposées par nous-mêmes et par ceux qui tentent de nous rabaisser). C'est ce mélange de raisons qui me pousse à créer en français. Il y a beaucoup d'œuvres qui me rendent fier de créer en français et qui m'incitent à éclater les horizons, à écrire au-delà de ce qui a déjà été écrit. Comme c'est nous qui écrivons notre histoire, c'est nous qui avons le pouvoir de dire qui nous sommes réellement. À bien y penser, un peuple qui, systématiquement, dit qu'il fait pitié, ça fait pitié, non ?

Félix Perkins vient de Saint-Hilaire dans le Haut-Madawaska. Il se promène et se perd entre ses héritages wendat, italien, espagnol et québécois par l'entremise de son premier recueil de poésie, *Boiteur des bois* (Perce-Neige, 2020). Il se passionne pour la nature et prévoit axer ses études postsecondaires sur les perspectives autochtones en environnement.

Je n'écris pas hors province

Gabriel Robichaud

La naissance de la littérature franco-canadienne me semble directement liée au rejet du Canada français par le Québec à la fin des années 1960. Du temps où Gabrielle Roy était une autrice canadienne-française, on n'avait pas à se demander si elle appartenait à la littérature québécoise ou bien à la littérature franco-manitobaine. La terminologie franco-canadienne est d'ailleurs somme toute récente. Pour moi, c'est une évolution inclusive du terme canadien-français, un besoin nécessaire pour s'affranchir du colonisateur « hors-Québec ». Si ma réflexion sur la question n'est pas arrêtée, je suis certain d'une chose : je n'écris pas hors province.

Cette naissance découle aussi du besoin des communautés minoritaires de se redéfinir pour pallier leurs absences répétées sur les plateformes médiatiques dites nationales, héritées de cette époque. En effet, on associe souvent l'abandon du Canada français par le Québec à un accaparement par les Québécois du monopole du fait français au Canada. L'idée n'est pas ici de poser un jugement sur le projet national et ce qui en a résulté, mais de dresser un constat de ses conséquences sur les communautés francophones délaissées par l'initiative québécoise.

Dans la décennie qui suit la rupture naissent notamment les Éditions d'Acadie en 1972, Prise de parole en 1973, et les Éditions du Blé en 1974. Ces maisons font figure de pionnières dans l'Ontario français, l'Est et l'Ouest du pays. À elles se rajouteront d'autres joueurs au fil des ans, qui se rassembleront pour créer à la fin des années 1980 l'organisme connu aujourd'hui comme le Regroupement des éditeurs franco-canadiens¹. Ce front commun permettra des échanges, un rassemblement plus important de par le poids cumulé du nombre, et des partenariats et initiatives (avec le Québec, entre autres), qui assureront petit à petit une meilleure visibilité de cette littérature d'un océan à l'autre.

Ceci dit, il y a loin de la coupe aux lèvres et la situation m'apparaît encore très fragile. Le manque de visibilité, la difficulté de rejoindre un lectorat à l'extérieur des frontières provinciales, le manque de reconnaissance de la littérature locale dans les programmes scolaires provinciaux ne sont qu'une série d'exemples des défis auxquels peuvent faire face les maisons d'édition et leurs auteur-rices.

Par ailleurs, sans initiatives discrétionnaires favorisant la présence de francophones en milieu minoritaire chez divers bailleurs de fonds, je doute que cette place ne se fasse d'elle-même dans les festivals, salons du livre et autres initiatives du milieu littéraire. On n'a qu'à constater l'absence, la plupart du temps, d'une section franco-canadienne dans les librairies. Nos œuvres se retrouvent diluées dans la section de littérature québécoise, ou quelquefois dans une section « littérature canadienne », laquelle section nous exclut aussi par moments, pour se limiter aux œuvres canadiennes-anglaises traduites vers le français. Vous pouvez également le constater dans la place accordée aux « franco-minos » dans la programmation de votre événement littéraire préféré. Il y a fort à parier qu'elle ne sera pas à heure de grand achalandage. Qu'à cela ne tienne, ça pourrait être pire, on pourrait être absents.

Il serait ingrat de ma part de ne pas souligner que je suis le produit direct de ces initiatives pour mettre de l'avant les littératures francophones en milieu minoritaire. Très tôt dans mon parcours, j'ai bénéficié de ces partenariats qui ont propulsé mon travail de créateur et lui ont permis de se faire une place un peu partout au pays. Pour cette raison, j'ai aussi très tôt compris qu'une partie de mon travail serait à la fois d'affirmer ma différence, de la revendiquer, et, selon le degré d'ignorance de mes interlocuteur-rices, de confirmer qu'elle existe et que je n'en suis pas le seul porteur.

Je me demande rarement à quelle littérature j'appartiens avant d'écrire. J'ai l'impression que cette étiquette provient de ceux qui la réfléchissent au-delà de mon geste créateur. Certes, il y a des parentés dont je me réclame, des courants qui m'inspirent, etc., mais d'abord et avant tout, j'écris. Après, du moment que mon travail est publié, celles et ceux qui voudront bien le lire choisiront d'en faire ce qu'elles et ils veulent. C'est vertigineux et formidable lorsque cette œuvre que l'on a construite nous échappe. Ça fait partie du privilège d'être lu.

Une autre chose demeure claire. Je suis un Acadien qui écrit en français. Si cette littérature ne possède pas de section dans les bibliothèques ou librairies au Québec, je n'en connais pas moins plusieurs de ses acteur-rices et auteur-rices, et c'est avec eux, d'abord, que j'ai choisi d'écrire. Ensuite, de par mon statut de minoritaire, je me sens tout de suite une filiation avec les communautés périphériques et la littérature qui s'y développe. À cela s'ajoute la fraternité quand je croise bon nombre de Québécois. Cependant, lorsque l'on présente mon écriture comme de la « littérature québécoise », je souris, surtout parce que je ne sais trop que faire de cela, parce qu'être Québécois-e veut dire quelque chose dont je suis territorialement exclu.

Ce sourire je le déploie, quelque part entre la gêne, la peur de l'appropriation ou encore de la colonisation de mon identité. Je pense entre autres au jour où mon titre *Acadie Road* (Perce-Neige, 2018) s'est retrouvé

en tête d'un palmarès de poésie québécoise. J'étais heureux d'y être, mais en avais-je la légitimité ? Qu'à cela ne tienne, l'étiquette me semble l'affaire des autres, alors que de mon côté, j'aspire avant tout à créer.

Alors, pour revenir à la question de départ – à savoir si oui ou non la littérature franco-canadienne existe –, la réponse courte est oui. Existe-t-elle parce que celles et ceux qui l'écrivent l'inventent ou, au contraire, l'ont-elles et l'ont-ils inventée pour qu'elle existe ? La réponse se trouve sans doute quelque part entre ces trois affirmations... Quant à la place qu'elle occupe ou occupera, c'est et ce sera à celles et à ceux qui prendront le temps de la lire de la lui accorder. Et ça aussi, c'est à la fois formidable, vertigineux et imprévisible comme suite des choses.

1. En 1989, le Regroupement des éditeurs acadiens et canadiens-français (RÉACF) voit le jour. Il deviendra le Regroupement des éditeurs canadiens de langue française (RÉCLF), puis le Regroupement des éditeurs canadiens-français (RECF) en 1998. En 2017, il est rebaptisé Regroupement des éditeurs franco-canadiens (REFC).

Gabriel Robichaud vient de Moncton et a grandi à Dieppe. Comédien, il écrit, met en scène et chante aussi. Il compte à son actif trois recueils de poésie et deux pièces de théâtre et participe à divers projets collectifs et inédits. Il dirige la collection « Théâtre » des Éditions Perce-Neige.



Tania Vallée-Ross

Indesites

ROMAN

TANIA VALLÉE-ROSS

La folie est une couleur bleu ciel

Tania Vallée-Ross livre ici, dans une écriture acidulée, un premier récit déroutant sur la maladie mentale, où l'errance et l'étrangeté s'entremêlent au désordre et à la rémission, non sans une pointe d'humour.

120 p. 19,95 \$ | PDF et ePub

www.editionsdavid.com



David



Les **Presses** de l'Université d'Ottawa
University of Ottawa **Press**



Écrire. Réfléchir. Créer.



créer ici

Amber O'Reilly

les cellules de ma langue
maternelle et paternelle
ont quitté Mattawa et Burlington
débarqué dans le Nord
1986 ; colloque anti-nucléaire
c'était l'amour

et ils m'ont offert un 50 % ambré
ma pointe de tarte au sucre
parentale patriarcale
coloniale minoritaire
migratoire sur place
elle évolue

donc elle existe
notre langue fourchue
pour une école dynamitée
dans le Bouclier canadien
un parent à la fois
un enfant à la fois
un procès à la fois
tous pour la cause

de nos néo-identités
franco-xyz
qui ne figurent pas
dans les dictionnaires
mais dans les flammes
de notre parole

alors tirez-vous des bûches

créer ici
c'est créer partout
où je passe m'abandonner
encadrer mon rétroviseur
appeler mes parents mon frère
à tous les dimanches soirs
un jour
rentrer à la maison

répéter par mille fois que
Yellowknife c'est aux TNO
que c'est de là que je viens
que je viens de quelque part

de quelques parts
des quelques-uns qui sont partis
et de ceux qui sont restés

créer ici c'est
inventer ma réalité
au fil des statistiques
qui me croient déjà morte
qui m'ont poussée

à partir à mon tour
apprendre à aimer
aimer à apprendre
faire 3200 km
et ne plus jamais
reprendre le volant

pour naviguer Winnipeg
il suffit de piétiner
les vers et la poésie sur les trottoirs
se vendre comme de la baguette
chaude
pour gagner son pain
en frappant aux portes de ses voisins
sardines coude-à-coude

un même bassin
pour les comméragés
mariages
vernissages
lancements
premières

et quand on n'est pas
parmi les premières
des premiers arrivés
notre présence marque
comme un coup de hache
à la souche de l'arbre

mais je fais bourdonner
une voûte et je danse
d'un pont à l'autre
entre les îlots urbains
et les rivières de mots

qui ont coulé roucoulé
un hier collectif

et j'existe
sous le microscope empathique
de mes communautés
je fais le plein d'art
j'envie, j'hésite
je me vide le réservoir
je crie quand même

car créer ici
c'est balbutier
me corriger
imiter des accents
qui ne m'appartiennent pas
fantasmer sur Montréal
comme je m'ennuie
de l'hiver sec et subarctique
de mon enfance
marcher dans deux sens
le muscle de la langue
étreinté

taire un instant mes complexes
me ruer sur scène
prendre le micro
chanter à tue-tête
faire fi de tous les attachements
géographiques écrire simplement
ce que j'ai
sur le cœur

ma grand-mère
elle a baissé la voix
si je suis là aujourd'hui
si je serai là demain
c'est que je me dois de créer
avec toute la violence vive
de son assimilation

Amber O'Reilly est une poète, slameuse, autrice de théâtre et scénariste multilingue originaire de Yellowknife, et établie à Winnipeg depuis 2013. *Boussole franche*, son premier recueil de poésie, a été publié en novembre 2020 aux Éditions du Blé.

Un ADN francophone

Hélène Koscielniak

Créer en français dans ma région veut dire que je suis fidèle à mon identité franco-ontarienne. Par mes créations littéraires, j'exprime mes idées, mes sentiments, mes observations de la vie autour de moi *dans ma langue*. Je vis dans le Grand Nord ontarien, plus précisément à Kapuskasing, une ville située au sud de la baie James, dont la population est maintenant à plus de 70 % francophone, et qui est entourée de petits villages encore plus francophones. Je suis née Hélène Poitras, à Fauquier, dans un de ces hameaux avoisinants. Je me souviens, dans mon enfance, d'avoir demandé à mon père si les anglophones pleuraient en anglais. N'en ayant jamais vu, puisqu'il n'en existait pas dans ma localité, ils apparaissaient dans ma tête d'enfant comme des extraterrestres.

Créer en français dans ma région veut dire que je tiens ma promesse d'en faire connaître l'incroyable beauté par mes écrits. C'est un plaisir pour moi d'exploiter la richesse de ma langue pour décrire mon coin de pays : ses vastes espaces, ses forêts giboyeuses, ses nombreux lacs et rivières, ses sites de camping, ses pistes de ski et de motoneige, et quoi d'autre encore ; et pour dépeindre ses habitants par le biais de mes personnages. Des gens qui, malgré l'éloignement des grands centres, vivent les mêmes choses que les gens de partout ailleurs.

Créer en français dans ma région veut dire aborder la question de l'insécurité linguistique, un complexe relatif à la façon de parler le français. Un phénomène qui a fait souvent les manchettes dernièrement. C'est ce malaise qui m'a incitée à nommer notre vernaculaire ontarien dans un essai intitulé *Le tarois*, publié en 2016 dans la revue *Liaison*, à L'Interligne (Ottawa). Le but était de faire en sorte qu'on se sente à l'aise d'utiliser ce langage courant sans crainte d'être mal jugé. Car, en fin de compte, qu'est-ce que la langue d'un peuple, sinon l'expression de sa culture, l'expression de ce qu'il est ? Une décision décriée par les puristes, mais accueillie avec beaucoup de libération par une grande majorité de locuteur-rices.

Le mot *tarois* est un raccourci de notre ancienne appellation : les *Ontarois*. Il s'agit d'un parler comparable au joul québécois et au chiac du sud-est du Nouveau-Brunswick. C'est une variante du français qui exprime une culture immergée depuis longtemps dans un milieu anglophone. Ce qui fait qu'ici, un *truck*, c'est plus solide qu'un camion, une *gang*, beaucoup mieux qu'un groupe, du *fun*, plus emballant que du plaisir, un *ski-doo*, plus puissant qu'une motoneige et une *blind date*, plus excitante qu'un rendez-vous à l'aveugle.

Par conséquent, créer en français dans ma région nécessite une écriture qui comprend un mélange de français standard et de tarois. Pour bien représenter les gens de chez nous, pour leur donner vie, pour les rendre authentiques, il importe que mes dialogues reflètent leur parler. Comme l'a fait Michel Tremblay d'ailleurs dans ses romans tels que *La grosse femme d'à côté est enceinte* et *Thérèse et Pierrette à l'école des Saints-Anges*. Je n'ai jamais oublié mon émerveillement à la lecture de ces livres. Je me retrouvais dans les dialogues. (Il faut dire que le joul ressemble beaucoup au tarois.) Aujourd'hui, je me réjouis d'entendre mes lecteurs et lectrices me confier : « J'aime lire tes livres, Hélène, parce que j'me r'trouve dans tes histoires. Tes personnages parlent comme nous aut'es ! »

Créer en français dans ma région veut dire répondre à la fameuse question souvent posée, à savoir pourquoi je n'écris pas en anglais, étant donné que j'aurais accès à un plus grand public. Un anglophone bilingue m'a fait un jour la remarque suivante : « D'une part, vous êtes excessivement fiers d'être francophones et vous défendez cette francophonie avec acharnement. D'autre part, vous massacrez votre langue et une grande partie de la population préfère lire en anglais. » Réponse ? Les gens de chez nous sont fiers d'être francophones parce que c'est ce qu'ils sont : *Franco-Ontariens* ! Que quelqu'un parle en tarois ou aime mieux lire en anglais ne veut pas dire qu'il nie sa francophonie. Ça veut simplement dire qu'il s'exprime en se servant d'une variante dialectale. En outre, selon les linguistes, l'emploi d'une variante relative à une langue est un phénomène tout à fait normal, qui existe partout dans le monde. Aussi, il ne faut pas oublier que le tarois est une langue orale et que la langue écrite reste toujours le français standard.

Alors je continue de créer en français dans ma région. Je suis née avec un ADN francophone ; mon cœur, mon intérieur, mes sentiments sont francophones. J'adore écrire dans ma langue avec des dialogues tarois. Et... bonne nouvelle ! J'ai déjà convaincu plusieurs passionnés de lecture de lire en français. Je vous invite, donc, à me lire. Vous verrez ce que je veux dire.

Résidente du Nord de l'Ontario, **Hélène Koscielniak** a remporté plusieurs prix littéraires pour ses romans, dont celui de l'Association des professeurs de français en 2018. Elle a aussi publié un essai, *Le tarois*, sur cette variante linguistique des Franco-Ontariens. Une fervente d'actualités, ses écrits traitent invariablement de thèmes réalistes et contemporains.

Écrire comme résister

Véronique Sylvain

J'ai fouillé dans les chemises de couleur de mon secrétaire où j'ai pris l'habitude ces dernières années de ranger des retailles de textes. Je cherchais des idées en lien avec l'écriture... et l'Ontario français. Au-dessus de ce meuble, des photos en noir et blanc du poète Robert Dickson, tenant un panache d'original sur sa tête, et de Patrice Desbiens, déguisé en homme invisible, personnage principal d'un récit poétique autofictionnel¹. Dickson, anglophone de naissance, Franco-Ontarien d'adoption, est devenu l'un des piliers du mouvement artistique des années 1970, à Sudbury, dans le Nord de l'Ontario. L'« homme invisible » de Desbiens, pour sa part bilingue de naissance, représente une figure du Franco-Ontarien en quête d'identité, errant entre l'Ontario et le Québec :

L'homme invisible est né à Timmins en Ontario. Il est Franco-Ontarien.

The invisible man was born in Timmins, Ontario. He is French-Canadian.

Née à la fin des années 1980, j'ai vécu mon enfance à Kapuskasing, une ville composée majoritairement de francophones, dans le Nord-Est ontarien, non loin de Timmins. Là-bas, je parlais et vivais en français, « sans m'en rendre compte ». Contrairement à Desbiens et à l'homme invisible, je ne suis pas bilingue de naissance, même si j'ai appris à me débrouiller en anglais assez tôt. Mon père étant originaire du Bas-Saint-Laurent, ma mère d'un petit patelin francophone du Nord, les « deux solitudes » étaient, pour moi, ce décalage existant entre les Québécois et les francophones du Nord de l'Ontario. À vrai dire, j'en connaissais beaucoup plus sur le Québec que sur l'Ontario français, pour différentes raisons, dont le système d'éducation ontarien de l'époque. À l'aube de ma vingtaine, j'ai fait la découverte de la poésie de Desbiens. C'est alors que j'ai commencé à comprendre ce que c'était vraiment que d'être francophone en Ontario et de vivre en contexte minoritaire...

C'est dans la région de Sudbury, communément appelée le « Nouvel-Ontario », que j'ai été témoin de la vitalité et de la richesse de ma communauté francophone d'adoption, qui tentait tant bien que mal de prendre sa place. Inscrite au

programme de lettres françaises à l'Université Laurentienne, je plongeais tête première dans une variété d'œuvres du répertoire artistique et culturel franco-ontarien (par exemple, en poésie, en théâtre), dont plusieurs avaient vu le jour dans le Nouvel-Ontario des années 1970. Grâce aux mots de Desbiens, de Dickson, mais aussi d'André Paiement, de Jean Marc Dalpé, de Marguerite Andersen, de Michel Dallaire, je prenais conscience des réalités et des enjeux des francophones en milieu minoritaire.

Cette ouverture à « l'Autre » m'a ainsi permis de m'interroger sur l'identité, la langue (orale ou écrite), l'écriture et le territoire. Alors que je me consacrais plus sérieusement à mes projets de création littéraire, il m'est apparu naturel que ma poésie soit imprégnée d'une communauté grâce à laquelle j'avais connu un éveil identitaire. Comme elle m'avait portée pendant des années, je m'étais dit que je porterais son drapeau avec l'aide de mes mots.

J'évoque cette « période sudburoise » dans mon recueil de poésie *Premier quart* (Prise de parole, 2019), qui a pris naissance en 2008, soit l'année où je quittais Sudbury afin de poursuivre des études supérieures à l'Université d'Ottawa. Les trois premières sections évoquent notamment les difficultés d'être francophone, aujourd'hui, qu'on soit à Sudbury, à Ottawa ou ailleurs au Canada. Viennent s'y greffer l'identité franco-ontarienne, l'identité féminine et l'identité nordique.

Pendant une quinzaine d'années, j'ai multiplié les voyages en Ontario, au Québec et dans l'Est du Canada, comme à l'extérieur du pays. Les rencontres et les échanges (linguistiques, culturels, etc.) qui en ont découlé ont alimenté mon écriture. La pandémie ayant freiné la plupart de mes allers-retours, je me contente d'errer, pour l'instant, avec mon iPhone, dans les rues d'Ottawa, lieux où se côtoient l'anglais et le français ainsi que d'autres langues et cultures.

Les sections « Clairs-obscur » et « Je serai » de *Premier quart* abordent d'ailleurs des identités plurielles, malléables, qui oscillent entre différents territoires et réalités. En relisant les

derniers poèmes qui composent ce recueil, je me rends compte que j'avais, sans le savoir, ouvert la porte à des thématiques plus universelles (l'amour, les voyages, les identités plurielles, l'altérité), qui occupent aujourd'hui une place importante dans ma poésie. Alors que j'ai parfois l'impression que je n'écrirai plus de textes poétiques ancrés en Ontario français, puisque le simple fait de prendre la plume et de publier en français en Ontario est une forme de résistance, je ne peux faire autrement que de marteler mes mots pour réagir aux événements qui continuent de secouer la communauté franco-ontarienne.

Le jeudi 15 novembre 2018, l'Ontario français est plongé dans une crise politico-linguistique alors que le financement du projet d'Université de l'Ontario français est aboli, en même temps que le Commissariat aux services en français de l'Ontario est supprimé par le gouvernement conservateur de Doug Ford. Ce dernier finira par faire marche arrière, après l'importante mobilisation de la communauté franco-ontarienne et l'organisation de la *Résistance*, avec l'appui de l'Assemblée de la francophonie de l'Ontario (AFO). Quelque trente-sept poètes franco-canadiens, dont je fais partie, se sont aussi rassemblés afin de dénoncer les coupures du gouvernement de Ford².

Le lundi 12 avril 2021, la communauté franco-ontarienne, à peine remise du traumatisme collectif de 2018, reçoit un autre coup dur : soixante-neuf programmes de mon *alma mater*, dont vingt-huit en français, sont éliminés. Des suppressions qui auront inévitablement des impacts négatifs sur l'éducation postsecondaire en français, dans le Nord de l'Ontario, mais aussi à l'échelle de la province. Cette récente crise permettra, je l'espère, à plusieurs Franco-Ontariennes de reprendre conscience des défis de la communauté, de croire en sa parole, de la faire entendre³. Certain-es choisiront de se mobiliser de nouveau, alors que d'autres feront preuve de créativité, se permettront de rêver et mettront enfin sur pied une université autonome, entièrement francophone, pendant que d'autres continueront de prendre la plume afin d'éviter « que flotte / à jamais en berne / un drapeau » et que la communauté « s'envelopp[e] / d'un avenir / esclave / de son passé⁴ ».

1. Patrice Desbiens, *L'homme invisible/The Invisible Man*, Sudbury, Prise de parole, 1981.

2. Andrée Lacelle (dir.), *Poèmes de la résistance*, Sudbury, Prise de parole, 2019.

3. Véronique Sylvain, « Elle et l'autre » dans *Poèmes de la résistance*.

4. *Ibid.*

Véronique Sylvain habite à Ottawa, où elle a terminé une maîtrise en lettres françaises sur les représentations du Nord dans la poésie franco-ontarienne. Ses poèmes ont paru dans les revues *À ciel ouvert*, *Ancrages*, *Zinc* et dans le recueil collectif *Poèmes de la résistance* (Prise de parole, 2019). Son premier recueil, *Premier quart* (Prise de parole, 2019), lui a permis de remporter le Prix de poésie Trillium, le Prix du livre d'Ottawa, en 2020, et le prix Champlain 2021. Véronique Sylvain occupe le poste de responsable de la promotion et des communications aux Éditions David depuis 2014.



revues culturelles québécoises

ARTS VISUELS CIEL VARIABLE - ESPACE - ESSE - INTER - LE SABORD
PLANCHES - PHOTO SOLUTION - VIE DES ARTS - ZONE OCCUPÉE **CINÉMA**
24 IMAGES - CINÉ-BULLES - CINÉMAS - SÉQUENCES **CRÉATION**
LITTÉRAIRE ENTREVOUS - ESTUAIRE - EXIT - LES ÉCRITS - MŒBIUS
XYZ. LA REVUE DE LA NOUVELLE **CULTURE ET SOCIÉTÉ** À BÂBORD!
CAMINANDO - L'ACTION NATIONALE - LIBERTÉ - L'INCONVÉNIENT
NOUVEAU PROJET - NOUVEAUX CAHIERS DU SOCIALISME - RECHERCHES
SOCIOGRAPHIQUES - RELATIONS **HISTOIRE ET PATRIMOINE**
CAP-AUX-DIAMANTS - CONTINUITÉ - HISTOIRE QUÉBEC - MAGAZINE GASPÉSIE
LITTÉRATURE LES CAHIERS DE LECTURE - LETTRES QUÉBÉCOISES
LURELU - NUIT BLANCHE - SPIRALE **THÉÂTRE ET MUSIQUE** CIRCUIT
JEU REVUE DE THÉÂTRE - LES CAHIERS DE LA SQRM **THÉORIES ET**
ANALYSES ANNALES D'HISTOIRE DE L'ART CANADIEN - ÉTUDES LITTÉRAIRES
TANGENCE - VOIX ET IMAGES

Graphisme : arisgrdesign.com

sodep revues
culturelles
québécoises **SOPEP.QC.CA**

j'écris en périphérie

Lise Gaboury-Diallo

qu'est-ce que cela veut dire
nager en français
à contre-courant
 ma langue
 une bouée choisie
 et chantée en *sol* mineur
que dire quand mon parolier
évoque rarement les silos ou la prairie
de mon far Ouest

venu de la marge
il surgit
en marge de la marge
mon fantôme de l'isolement
hantise appelée distance
 tu me guettes
 m'accules contre ma vérité
ancrée ici par choix
mais aussi par ce hasard
qui rôde affamé de lumière

j'écris
toujours en périphérie
 comme chacun s'inscrit au centre
 de son univers distinct
j'ai mesuré l'indifférence
du ciel lointain
où l'ange du silence
avec sa transparence facile
me tente souvent
 voudrait me pousser
 à tirer sur les fils apparents
 de la courtepoinde de ma vie
la majorité cousue en anglais
avec ces mots aplatis
crochetés dans ce tissu de mes jours
communauté
porte-parole
et *belonging*

mais mon mirage à moi
me séduit avec sa langue
de mousseline et de soie
j'écris à l'ombre d'un désir
courant devant les saisons
sans toujours savoir
ce que cela veut dire
être comprise

écrire n'importe où c'est jouer
des anicroches avec l'alphabet
sans avantages

ni inconvénients
mais si j'écris d'ici
ma parole flotte indéfinissable
dévie par ricochet
suit les courants des alizés
portée par un accent singulier
ma parole s'est collée
comme une ventouse aux voyelles
et consonnes

 elle s'accroche à hier
 cherche en tâtonnant
 demain

j'ai toujours habité le lointain
 suis partie puis revenue
 suis moi-même revenante
je porte l'ailleurs exotique
au creux de mes mots

près de la margelle d'un puits
 profond
 millénaire
mes lettres tombent
petites feuilles vertes ou sèches
elles s'accumulent pour dire
terre soleil neige horizon
soif et fantaisie

ma langue est un épouvantail
indompté qui frémit
 ni en faux ni en vrai
 mais en français
j'essaie de capter les tourbillons
bien brassés de cultures hybrides
mêlées d'émoi et d'inconnu
tamisées par le temps
toujours en flux

je tente de dire l'insondable
 décrire l'intangible juste à côté
 cette réalité près de tout le reste
 hors bornes
écrire tout simplement
dans cette langue
mienne

Lise Gaboury-Diallo a publié plusieurs recueils de poésie, dont cinq aux Éditions du Blé, un aux Éditions de la Nouvelle Plume et un dans la collection « Poètes des cinq continents » des Éditions de l'Harmattan. Ses deux recueils de nouvelles, *Lointaines nouvelles* (2010) et *Les enfants de Tantale* (2011), sont parus aux Éditions du Blé.